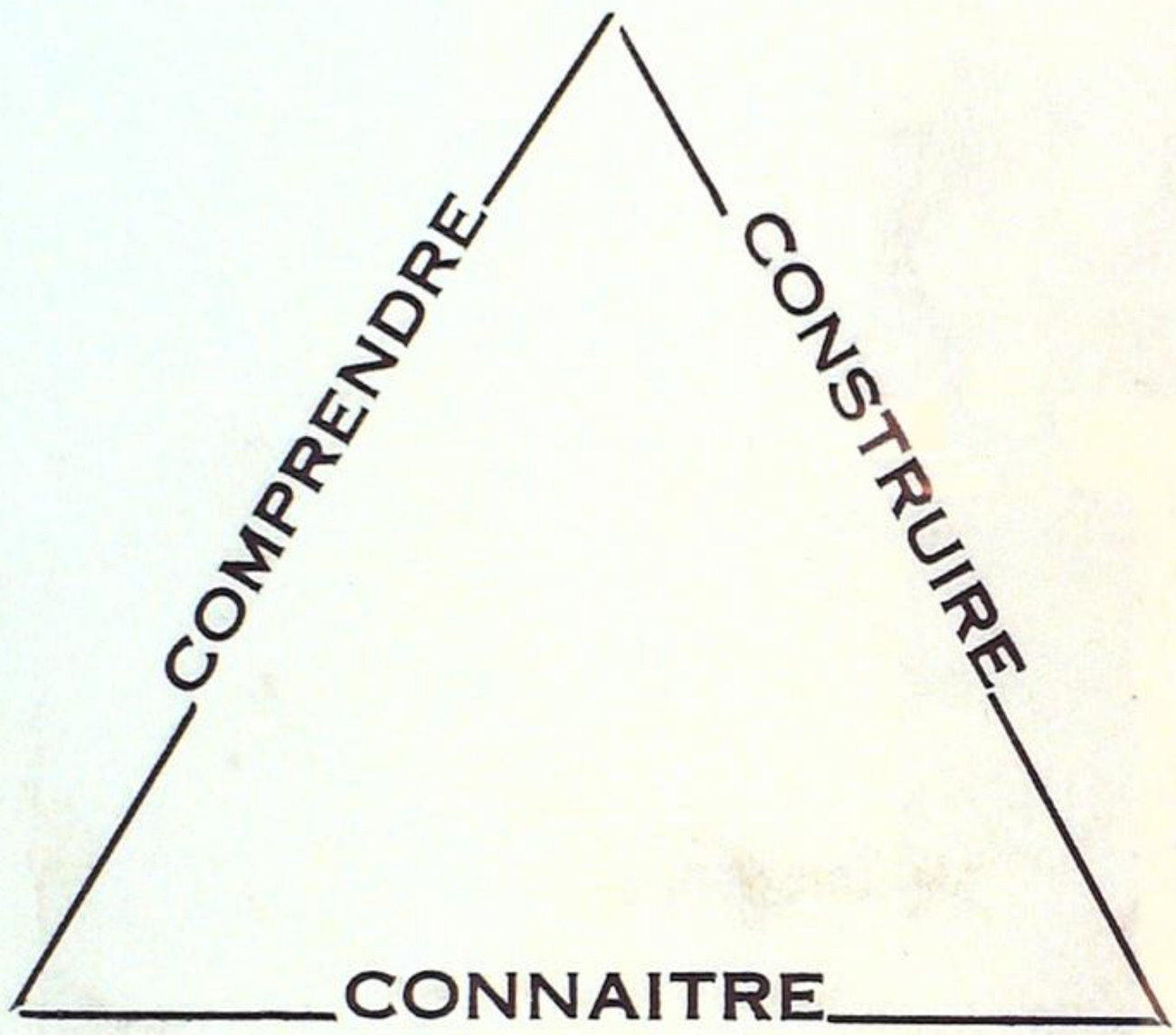

COMPRENDRE
CONSTRUIRE
CONNAITRE

200

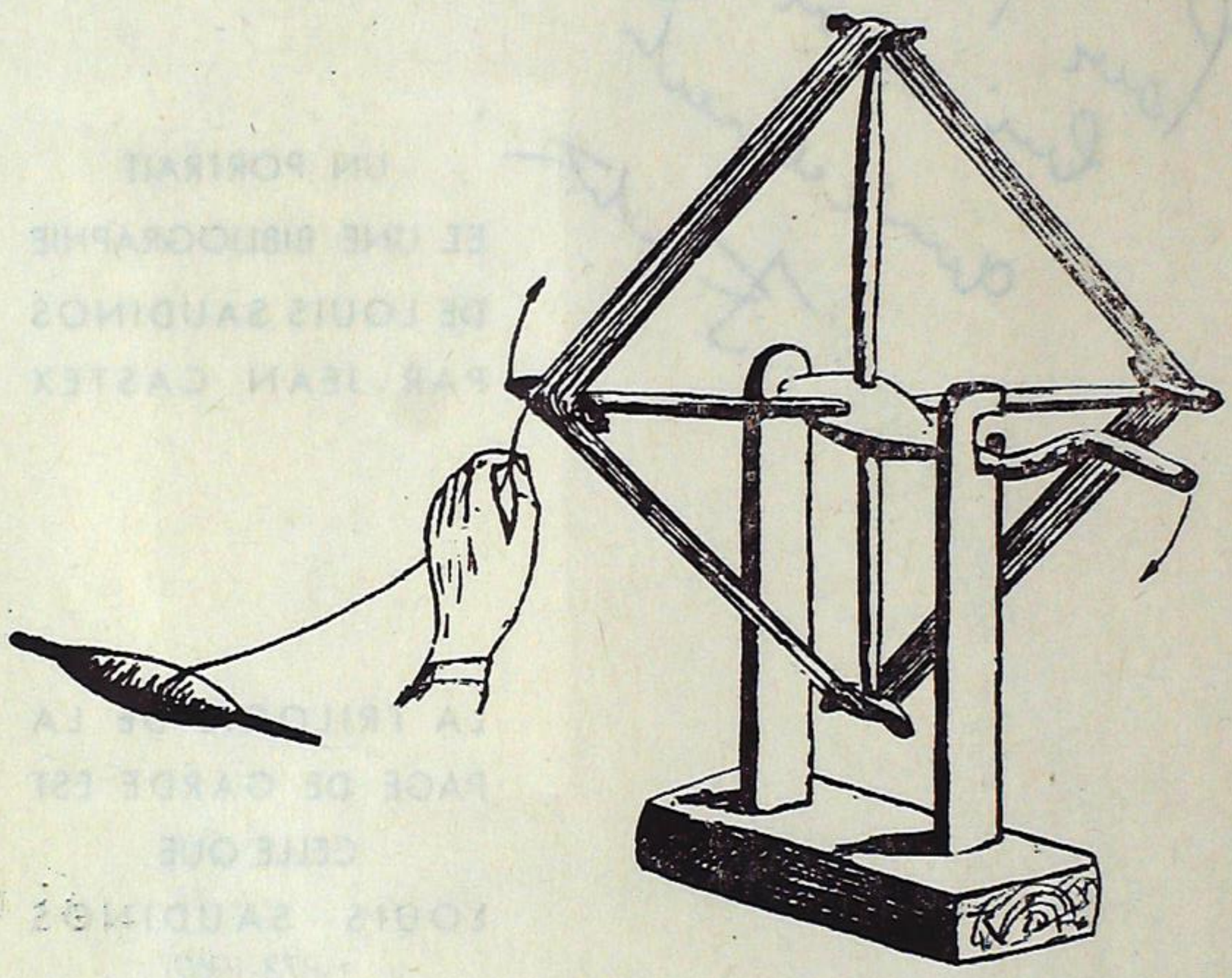
LE DERNIER COMPAGNON DES ARTS PYRÉNÉENS

Pour Monsieur Roy Poc
lui aussi folkloriste,
avec bien
Castex

UN PORTRAIT
ET UNE BIBLIOGRAPHIE
DE LOUIS SAUDINOS
PAR JEAN CASTEX

LA TRILOGIE DE LA
PAGE DE GARDE EST
CELLE QUE
LOUIS SAUDINOS
(1873-1962)
FIT GRAVER SUR SA DALLE

CES NOTES
DÉDIÉES A PIERRE DE GORSSE,
L'ABBÉ BERTRAND OUSTEAU,
ROBERT MESURET, JEAN SARTHE
ET A L'ACADÉMIE SACAZE
ONT ÉTÉ IMPRIMÉES PAR
LE PETIT COMMINGEOIS



Era devaïdéra

Croquis technique de Louis Saudinos

(Le dévidoir vertical pour le lin)

LE DÉSIR DE CONNAITRE

La Terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres. Parce qu'elle nous résiste. L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle. Mais pour l'atteindre, il lui faut un outil. Il lui faut un rabot ou une charrue. Le paysan, dans son labour, arrache peu à peu quelques secrets à la nature, et la vérité qu'il dégage est universelle. De même...

SAINT-EXUPÉRY,
(*Terre des Hommes*)

« Tourni à bei Luis de Péhauré ». Je revois M. Saudinos. Ses mains de vieillard, irriguées par des veines bleuâtres où la vie, dans sa course accomplie, semblait ne circuler que sous le cellophane, intemporel déjà de l'épiderme, étaient faites pour déchiffrer les vieux secrets des choses.

Je le vis, pour la première fois, dans les combles du château de Luchon. Il me montra le métier à tisser qu'il avait acheté à Poubeau. Ses mains aux doigts longs jouaient sur le clavier du métier et dans la pénombre, il semblait, animé, le tisserand de Van Gogh, du Musée Kröller-Möller d'Otterlo, où l'homme fait corps avec la carcasse de bois de sa machine.

La mémoire simplifie par affinité ce qu'elle conserve et laisse une image intérieure, toute subjective, tout en n'étant pas inexacte. Elle est notre image d'un être qui n'est pas celle qu'un tiers aurait car c'est aussi l'image d'une amitié et toutes sont uniques.

C'est une consolation, avant de quitter la jeunesse, de dessiner dans une esquisse ultime, ces êtres qu'on a aimés au temps de l'esprit sans rigueur, celui de l'enthousiasme. Nés avant nous, ils semblaient, même en cet âge sans pitié, être vainqueurs de la mesure des années, trouvés par nous en ce monde avec ce monde même et, émanation intelligente et admirée de cet univers, aussi vieux que lui.

Il y avait entre eux et nous, un échange auquel nous ne pensions pas alors. Au fond, réfléchir sur eux, c'est aussi un peu réfléchir sur l'origine de soi-même car ils n'ont pas laissé en nous qu'une image, mais aussi une idée qui, par quelque côté, est devenue comme une initiative permanente de notre esprit. Confier le souvenir de ces modestes destins à l'imprimeur, c'est aussi faire œuvre d'histoire car ils sont le reflet, et la substance, d'un temps. Ainsi se continue, dans de biens différentes perspectives, le travail de l'inimitable Yves-Dominique Dufor, petit maître du félibrige commingeois, qui a sauvé de l'oubli tant de figures et un aspect du pays de jadis : « De viris illustribus convenarum...» Jamais homme du nord n'aurait eu l'idée de pareil titre et encore pour éviter le ridicule, je l'abrège. Rien que ce titre d'une emphase naïve (ou malicieuse, nul ne le sait pas même l'auteur dans l'éternité où tout est clarté) est le signe d'un temps.

***

« Quanti cops dalhèri entab boste gran-paï...» Il ne se trompait que d'une génération : c'est de mon arrière-grand-père qu'il avait été l'ami et non de mon aïeul. En faucillant froment ou seigle, ils se taquinaient un peu, l'un ayant gardé la nostalgie du temps des princes et l'autre mu par de nouvelles espérances. Mais ces difficultés étaient mineures, atténuées par le même dialecte, les mêmes préjugés, l'accoutumance physique aux mêmes gestes, le même sens des lois non écrites, l'affection.

Il est de vieilles silhouettes que l'on rencontre encore, à quelque distance de la route, ressuscitées en d'autres vieillards qui maintiennent le même rythme de travail dans une éternité qui s'évanouit. Il en est encore quelques uns que l'âge semble avoir oublié là et qui n'ont plus qu'à se survivre par la même manière de faire, car le changement les briserait. Ils semblent renaître, assumant en eux tous les portraits de ceux qui furent, en renouvelant les vieux rites dans la merveille des fleurs coupées et le jaillissement des sauterelles qui leur font de rustiques rayons, comme aux dieux ruraux des très anciennes fables. Les foins qui parfument, dans le printemps tardif de la vallée, cet air trop pur grisent et semblent être l'auteur, plus que le cœur, de ce mirage qui abolit, pour peu encore, l'écoulement du temps et confond l'allure des présents et des morts.

***

La vallée d'Oueil fut longtemps un monde en soi avec ses villages sur la soulane, au cotè gauche de la Neste, à l'exception des deux Benqué. Ce milieu original, ayant gardé dans l'évolution du XIXme siècle la perfection finissante d'une vieille civilisation fut, dans son cadre autonome, l'initiateur de Louis Saudinos à la connaissance de cette planète et de l'homme qui se l'appropie. Il y avait un genre de vie

que connut Louis Saudinos enfant et dont il a donné les secrets par ses « Témoins de la vie paysanne ». On peut parler d'une civilisation : ces gens avaient une langue à eux, une économie et des techniques appropriées par eux et pour eux. Le musée et le glossaire de Louis Saudinos nous les font comprendre. Jusqu'à son adolescence, il parla la langue la plus proche qui soit des dialectes romans, conservant jusqu'à la majesté romaine des pluriels en « i ».

L'évocation de la jeunesse gasconne de Louis Saudinos ne se dégage pas tant de l'écrit que de ce magasin où il réunira plus tard, comme les jouets du savant, les éléments matériels qui firent, les premiers, connaître le monde. Le musée du folklore des vallées est aussi, pour l'âme fidèle, l'exact contraire d'un musée imaginaire en montrant une formation comme la phrase auguste de Pesquidoux où l'alexandrin de Léopold Médan suggèrent celle de leurs auteurs. (M. Pradère, comme Socrate, n'a jamais rien écrit, et ce que l'on peut rappeler de lui naquit de la parole.) La jeune vie de Louis Saudinos est présente dans chaque objet, semblable à ceux qu'il a tenus, comme d'autres ont laissé leur marque dans leur style. C'est l'intérêt de la vie de ce vieux sage que de la découvrir dans les choses qui expliquent à qui sait, comme lui, regarder pour connaître.

Dans cette économie sans numéraire, l'idéal approchait l'autarcie. Les collections Saudinos montrent que presque tous les objets de la vie courante, même la machine à tisser le lin, étaient fabriqués, à la fin du dix-neuvième siècle, avec les matériaux du pays. Les doigts de M. Saudinos qui savait tresser les éléments d'un toit de chaume, gardaient le souvenir des meurtrissures éducatrices, quatre-vingt ans après. Sa connaissance première de la vie se fit par le geste et c'est pour cela que par une réaction polaire, il fut longtemps séduit par l'écrit seul.

Les instruments de cuisine étaient souvent en bois, y compris le rabot à pain ; mais la cuisine était bonne. M. Saudinos y resta fidèle, au moins par gourmandise intellectuelle. Depuis ses premières années, cet ethnologue savait le temps où l'on traque l'abeille pour lui donner la ruche, creusée par le sabotier dans le tronc d'un hêtre mort à la bonne lune. Le miel, animé par le parfum des fleurs, accentuait pour les aînés la récompense des leçons sues, mais le danger était qu'il glisse sur la robe puérile des garçons trop jeunes. Il remplaçait aussi le sucre en forme de bombe, et rarement acheté, pour rendre le lait gourmand (car le café était un luxe).

Les gamins ravissaient à la vigilance du garde les truites de la Neste qu'ils attrapaient d'une main preste. M. Saudinos sut toujours faire le geste qui coince l'animal aux branchies. C'était meilleur que ces lourdes crêpes de sarrazin que l'on portait aux faucheurs. Seuls, dans nos pays, les esprits sans ancêtres n'aiment pas la soupe de brebis salée ; mais les haricots étaient une gourmandise qui ne fleurit que dans la plaine d'alluvions de Saint-Mamet. Les adolescents d'Oueil en mangeaient, les jours de foire, dans les auberges de Bagnères. Arrivés aux premières maisons de la ville, ils chaussaient des souliers de cuir. (On m'a même parlé d'une jeune élégante qui, ayant un oncle doyen, terminait des escarpins. Par un comble de finalité, ils étaient ornés d'une boucle et la pointure était quasi-exacte.)

La jeunesse, à cette occasion, voyait le « monde », ou bien au passage des cavalcades partant vers le Monthé. Les garçons du pays, semi-endimanchés, conduisaient les mules d'amazones intemporelles, déesses des rêves de l'été. Les petits matins parfumés des herbes qui guérissent étaient éclairés, avant la naissance de l'aurore, de ce bleu évocateur de la lumière originelle. Quand le soleil avait, par bonds successifs, conquis, d'ouest en est, cette vallée longitudinale, la caravane revenait, disputant les sentiers aux brebis apeurées et les guides comptaient si l'aubaine était bonne.

Elle donnerait, entre autres, la mise pour le quillier, dont la tenue fut jadis un privilège et qui restait le jeu collectif, la source de paris, d'émulation et d'inquiétude des sportifs en chambre du temps l'apprentissage de la compétition sociale.

Dans la montagne, le majoral faisait des fromages dont on mangeait de larges tranches odorantes au pré ou, l'hiver, au coin du feu. L'hiver était mainteneur des traditions orales. On creusait, de porte à porte, des tranchées plus hautes qu'homme. Elles avaient laissé à M. Saudinos le souvenir de travaux herculéens car l'œil de l'enfant grandit tout.

***

C'est à cette occasion, dans l'immobilité de la neige, que l'on faisait l'éducation (aprencipia) des enfants et la narration des prétentions séculaires contre les baroussais et les larboustois, suivant les villages. C'était à propos de fragments d'estive sur la soulane ou de sapins à l'ombrée, éléments de ces prairies ou de ces forêts qui ne paraissent au touriste qu'un décor pastoral, le paysage le plus gratuit des Pyrénées, modelé pour les poètes et les mystiques. Un relief doux de pénéplaine rajeunie et des usages délicats avaient popularisé l'étymologie naïve, née d'un jeu de mots intraduisible dans la langue officielle. Dans cette vallée d'Oueil, que l'on disait vallée de Dieu, on enseignait aux jeunes les droits à faire valoir dans les procès futurs. M. Saudinos connaissait tous les droits et tous les devoirs, toutes les obligations de la solidarité montagnarde comme tous les sujets de contestations éternelles.

Les gens de la vallée d'Oueil l'appelaient Luis de Péhauré, du nom de sa maison à Mayrègne, celle-là dont il a fait incruster le linteau sur la paroi de son tombeau. Il y avait dans les vallées une espèce de noblesse noire qui bénéficiait d'oncles ecclésiastiques pour améliorer son ordinaire et doter les nièces, voire, sous l'ancien régime, acheter une façon de titre, source de petits revenus.

Sa maison était ancienne ; une de ses ancêtres acheta même le paréage de Trébons, baronnie prolétaire et dont un S.F.I.O. pouvait se targuer plus tard, sans déroger politiquement d'être le très légitime coseigneur avec la couronne.

Il faucilla et fût pâtre, apprit le rudiment et le petit catéchisme et, curieux, ne fut pas satisfait. Il réussit à se faire envoyer quelques hivers à Luchon. Il quitta l'école de Mayrègne en 1887. Elle avait été quelques temps au château ; mais cela ne doit pas impressionner ; (ce fut aussi le cas à Antichan. On ne savait que faire des vieilles batisses). Louis Saudinos a décrit l'école du village : « Vieux souvenirs... récréations dans la rue. la Bible, l'ardoise, l'encre de baies de sureau, la plume d'oie flambée par le père, pas de bibliothèque...» A Luchon, le Frère déliait une poudre violette pour faire de l'encre qui alimentait des plumes « sergent-major », vendues en boîtes illustrées, célébrant les hauts faits militaires et les défaites glorieuses à venger.

L'école du canton campait au champ de mars. La construction d'une halle en style locomotive l'a faite disparaître comme l'incendie n'a rien laissé de la mairie aux poivrières, signe inconscient de souveraineté municipale et sagesse instinctive en un pays où l'intérêt n'est pas de laisser la neige sur les toits.

C'était le cœur du Luchon autochtone, ville latine, groupée, pavoisée de linge qui séchait, résonnante d'un dialecte proche de celui des vallées mais plus populacier et moins élégant. Un ensemble assez en marge de la ville nouvelle, née de l'urbanisme français du dix-huitième siècle qui créa des allées de tilleuls jusqu'à Berlin. C'était le vrai Luchon, latin mais peu hispanisé encore, celui qui vivait été comme hiver, ne fournissant aux allées mondaines que la main d'œuvre et les électeurs : « Bagnèrés ». Les allées et la vieille ville s'éclairaient au gaz. C'était le nouveau contraste de la civilisation resplendissante de lumière avec les villages de l'ombre où les jeunes pour s'éclairer dans leurs courses nocturnes n'avaient que des lanternes, si on les leur prêtait, la lune quand elle jouait au soleil de minuit et surtout leurs yeux de chats, habiles à saisir, d'instinct, l'essentiel.

***

Pour polir ces sauvageons venus hiverner, les frères « quatre-bras » avaient une vieille pédagogie qui habituait au travail. Ils enseignaient l'hônnêteté, la calligraphie, la règle de trois, la succession, directe ou

non, des capétiens, l'accord des participes, et de puérils apocryphes sur l'Enfant Jésus. La géographie trouvait son accomplissement dans l'énoncé des sous-préfectures que M. Saudinos savait par cœur. A l'école de ceux qui eux-mêmes, par humilité, s'appelaient « Ignorantins » Paul Barrau de Lorde, Etienne Ribis et Louis Saudinos, je parle de ceux que j'ai connus, apprirent la minutie et si Voltaire resta en contact avec les Jésuites, dont il fut le plus célèbre élève, Louis Saudinos garda pour ses maîtres le mimétisme reconnaissant d'un certain rigorisme.

Un de ses parents religieux le fit entrer à l'école supérieure des frères de Saint-Aubin, car le Séminaire était trop cher pour sa famille. Le titre magique de cette époque, le brevet, lui ouvrit les portes du fonctionnariat et, surnuméraire d'abord, il rentra dans les indirectes, « rat-de-cave » disait le paysan du bas-languedoc qui vendait mal son vin.

Il me racontait tout cela, un après-midi de septembre, quand les vacances duraient plus longtemps et que l'automne semblait éternel. Nous allions devisant en gascon, rangés soigneusement près des arbres de la route pour éviter les groupes rapides de joyeux conscrits qui dévalaient en chantant dans le fracas de leurs moteurs. Nous avions, de quelque distance, dépassé le pont de Mousquères qui limite l'aire des « vallées » et enjambe, à son orée l'avenir des jeunes larboustois qui, d'année en année, ont du quitter le pays natal.

La fin présente dans leur texture donnait aux végétaux engourdis la grâce d'une lumière autre et plus intense, où le vert blessé chavirait vers les nuances plus vives du dernier éclat de la vie. M. Saudinos parlait de son débit un peu saccadé, non qu'il eût à chercher les mots de la langue d'antan mais parce que les images de tant de randonnées ici faites se pressaient pour être dites. Frileusement serré dans son habit couleur de feuille morte, il semblait le génie de l'automne, lui qui, jadis, comme ces conscrits, était tant de fois venu, mais à cheval. Il se souvenait du temps où Louis Saudinos partit vers le Midi méditerranéen, beau montagnard à l'œil malin pour danser la scotiche, le geste ferme mais courtois par nature et par éducation pour saluer les belles du temps de la douceur de vivre, la taille cambrée comme un gymnaste à la française et l'écriture régulière comme un maître d'école.

LA JOIE DE COMPRENDRE

... J'ai vu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université, et lesquels, j'aimerais mieux ressembler (Essais II, chap. XIII)... Il y a bien au-dessus de nous, vers les montaignes, un gascon que je trouve singulièrement beau, sec bref, signifiant (II, XVII)...

MONTAIGNE.

En ce temps-là, Jaurès, démosthène des électeurs languedociens, lui parut l'archétype du genre humain, étant professeur, et professeur de philosophie. Il était l'antidote de Barrès, nordique et homme de lettres. L'écho des luttes de la belle époque vint tourmenter le jeune Saudinos. Parti de la vie rude d'Oueil, il avait réussi à forger sa situation car il était habile. Ayant mesuré l'âpreté de l'existence, il décida de lutter pour permettre l'ascension des classes populaires, comme le voulait l'air du temps en devenant militant socialiste, avec rigueur, n'hésitant pas à ne pas voter pour son propre parti et à s'abstenir quand Mgr de Cabrières, histoire d'embêter les radicaux, faisait voter pour les amis de Jaurès.

*
* *

Paul Ramadier est un exemple de la séduction qu'exerçait sur ses disciples Jaurès : « Chaque page de Jaurès m'ouvrait un horizon nouveau splendide et lumineux. Et, surtout, sa belle période classique, en se développant unissait les idées par des liens nouveaux qui effaçaient les discordances en élevant les concepts contraires vers une synthèse supérieure. C'est un puissant envol qui emporte l'esprit. L'ampleur du verbe et l'élargissement de la pensée créent une sorte d'émotion religieuse où le socialisme s'ennoblit. L'adolescent avide de connaissances et d'idées s'enivrait des moindres lignes du maître et mon socialisme sentimental se peuplait de pensées...»

Ce culte des idées fut celui de M. Saudinos qui l'épura longtemps de son reflet sentimental. Il appartenait à cette génération qui reçut les derniers rayons de Taine, mort en 1893. Lui aussi se sentait porté vers ces belles constructions dont la logique éloquente et sûre donnait des réponses péremptoires au besoin de certitudes. Ce fort en thème de Taine qui disséquait le réel et savait l'expliquer en tenant compte du milieu et du moment, séduction instinctive pour un futur sociologue, représentait le style accompli de la narration scolaire, et donc l'idéal pour un autodidacte. L'esprit systématique du maître ordonné à l'excès, domptait une exceptionnelle curiosité historique, canalisée par les poteaux indicateurs du système. Cette généralisation abstraite paraissait l'essence même de l'esprit scientifique. Sainte-Beuve, par contre, était peu saisissable, homme de ce que Taine survolait, l'à-peu-près des choses et le caractère ondoyant des esprits. L'expérience un peu désenchantée de Sainte-Beuve relevait de la littérature et du paradoxe. L'élégance éloquente de Taine dans ses cadres bienfaits, était le signe de l'esprit sûr, clair, automatique, et s'amplifiant de sa propre argumentation.

L'époque 1900 était celle du progrès dont M. Saudinos eut toujours la religion, la confiance dans la raison qui offrait des synthèses plus hardies que les résumés anonnés chez les Frères. Le cœur laïque même était plus large que celui apeuré, du catholicisme fin de siècle et il était empreint de dynamisme, emporté par la dialectique de la science et de l'action sociale. Les Frères, sans penser à mal, prêtaient le « Télémaque », édition ad usum delphini, il va sans dire. L'espérance sociale s'insinuait donc, page après page, dans la description d'un état meilleur de ce monde et Hugo acheva, hors du giron de l'Institut séculier, cette idée que le peuple est une divinité infaillible et bonne qui, si Elle est, est la forme de l'Autre ; Hugo, lu non pour ses vers, mais comme prophète et peintre de l'extraordinaire épopée démocratique, poème de la charité, selon Baudelaire. Le pas était franchi : l'optique socialiste prit la place de l'optique de la tradition. Elle fut comme une vérité plus vraie, continuant la vérité d'un rêve si beau que le réel en gardait comme la nostalgie. « Vous savez, a écrit M. Jean Guéhenno, devenu lui aussi agnostique, la règle de Pascal : Le Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde ; il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. Notre règle à nous est quelque chose comme cela. Il semble que la justice doive être en agonie jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là...»

Louis Saudinos fut un Franc-Maçon à l'anglaise, déiste, animateur dans ce mouvement de vastes campagnes

de recherches intellectuelles organiteur de cartels pour l'éducation populaire, il buvait les écrits des Sorbonnards du temps et prit des degrés dans son ordre.

Renouvellant le cheminement de l'humanité dans l'ignorance, il marcha dans les ténèbres, tenu par la main d'un Frère et tressaillit en entendant les coups de maillet à la porte du temple. Bien entendu, il ne s'attendait pas à voir l'huis ouverte par Saint Pierre et il se trouva parmi les tabliers des maîtres d'œuvre des architectures de jadis (sa plus grande satisfaction fut d'être aussi mestre d'obro dans le Félibrige). C'est par l'initiation maçonnique que pour lui « le voile invisible de la banalité fut enlevé de toute chose » pour reprendre le mot de Tagore sur un bien différent sujet. Le problème de l'affrontement avec la pensée traditionnelle ne se posa pas à cet autodidacte qui ne l'approcha que sous sa forme infantile dans son essence et sénile en apparence dans l'histoire. La renaissance de la génération 1900 fut pour lui tardive : son siège était fait et, d'ailleurs, c'est une façon de mode littéraire qui se réclame de Claudel, de Maritain et de Péguy.

L'appareil plus universitaire, et par là d'apparence plus sérieuse, des philosophes, l'a séduit comme l'arcane de la vérité. Louis Saudinos s'appliqua à la lecture austère des philosophes. Ecrire sur le Rire, comme Bergson, eut d'ailleurs semblé aux auteurs kantiens de ses lectures un enfantillage. Le sens inné de l'humour qui définit le gascon, fut submergé longtemps par l'allure doctorale des ouvrages lus.

La vérité se révélait à lui par les revues de sociologie ou de morale et par la pédagogie de la cérémonie maçonnique. Tout se passait comme s'il y avait un parallèle dans son esprit entre la joyeuseté et les lettres, dérobant au temps précieux de l'étude une récréation consacrée à des fictions indignes. Il n'eut pas, de longtemps, la bonne fortune du gascon Montaigne, pouvant musarder et partir de lui-même pour rechercher la vérité. Il lui fallait économiser son temps et aller, d'emblée, aux valeurs jugées sûres. Il voulait connaître les structures mentales et morales de l'homme par la science et non par les lettres qui lui semblaient n'étudier que l'en-tour de l'homme. Jusqu'à ce qu'il connut les félibres, sa culture, chez lui qui fréquenta peu les écoles, garda, par une sorte de complexe, une gravité scolaire. Il se rendit compte, plus tard, que la plus grande malice de l'ironie est de laisser croire qu'on peut la négliger, alors qu'elle découvre toute une vue du monde.

Les victimes de l'ironie sont la routine, le conformisme et son négatif, l'anti - conformisme systématique, la sclérose intellectuelle ; tous les travers, en somme, que combat la gauche. Il est même des auteurs chez qui l'ironie et la création littéraire et artistique... ne sont que deux expressions d'une même revendication contre tous les obstacles qui limitent l'homme ; derrière nombre de traits de plume ou de pinceau rôde un destin demi-dompté. L'ironie met en accusation l'univers, comme, au sens large, le socialiste.

M. Saudinos eut longtemps un certain éloignement du divertissement, au sens pascalien, mais en transposant de la vie mystique à la vie intellectuelle. Il lui manqua longtemps d'avoit été étudiant, c'est-à-dire d'avoir quelque peu chahuté et d'avoir vu les maîtres hors de leur chaire. Longtemps aussi les moments de loisir étaient ceux de l'étude dont il était logique de bannir ce qu'il jugeait, à-priori, des balivernes, et, qui plus est, de riche.

Cela faisait que M. Saudinos, s'il riait très souvent, le faisait par inadvertance et non par hygiène. Mais ses travaux le poussant à parler beaucoup en gascon, sa nature finit par l'emporter et, plus âgé, il riait bien, et de bonne gorge, qu'il avait un peu âpre comme tous les larboustois, ce qui donne de la profondeur au rire (échouriscla).

*
* *

Quand il eut découvert l'ironie par les lettres d'Oc qui ne font guère de démarcation entre le sérieux et l'éclat que donne à la réalité l'empire du soleil (ce que les franchimans ne comprendront jamais), il acquit non seulement une façon autre de com-

prendre les choses mais encore les gens. Un des charmes de l'ironie gasconne découle de ce qu'elle facilite l'économie de la discussion. Anti-intellectuelle dans sa forme, elle unit les intelligences dans un même amusement. L'ironiste présuppose que l'antagoniste, sans avoir besoin que l'on argumente, fera un bond vers sa propre conception. L'ironie gasconne est à la fois école de science et d'amitié : elle économise les concepts pour mettre les consciences sur le même plan.

Passionné de psychologie et d'études sociales dans un milieu gascon, Louis Saudinos ne put refuser toujours d'envisager l'ironie et le gratuit d'apparence comme facteur de connaissance car c'était soumettre le réel à une ascèse qui n'est pas de sa nature ; le disséquer sans doute, mais le tuer aussi. La joyeuseté lui parut jusqu'à ce qu'il arrive à cet équilibre de culture ou l'être se domine dans un prophétisme narquois, une tentative de paresse comme les solutions métaphysiques ou les beaux-arts, selon l'expression curieuse de la belle époque qui considérait, si justement et sans le savoir, qu'il est des arts qui ne sont pas beaux.

Il comprit ce qu'est le jeu en méditant sur les jeux qu'il était obligé d'étudier et d'analyser dans ses études de folklore car dans les vieux modes de vie, le jeu avait plus d'importance que dans le nôtre où le jeu n'est pas vécu mais regardé. Et dès lors il ne s'étonna pas de lire l'éloge du jeu par un philosophe de lycée.

*
* *

M. Saudinos acquit la plénitude de son moi au contact des occitanistes. Certes, abonné à « Era Bouts dera Mountagno » en 1906, il savait qu'il existait des lettres d'oc. Mais c'étaient des lettres, du gratuit, du temps perdu pour qui doit surveiller sa montre.

Le temps vint des vacances perpétuelles et avec lui du travail occitan. Ses recherches exigeaient qu'il retrouve l'âme du peuple étudié, séduction d'une étude socialiste. Or le gascon a le sens du gratuit et du rire. L'exigence intellectuelle, cette fois, rejoignait la nature profonde de l'enquêteur, longtemps comprimée par la recherche scolastique. L'œil de M. Saudinos se mit à rire d'une nouvelle jeunesse, celle de l'être en liberté. Il se mit à écrire même dans « L'Armanach de la Gascougno », rendez-vous des conteurs, des poètes et aussi des pince-sans-rire de toute la Gascogne. Combien d'histoires ne m'at-il pas racontées, qu'il avait apprises le matin ou qui dataient de sa jeunesse, ressuscitées par une anecdote qui faisait surgir un enchaînement de traits. Parlant ou plutôt dosant l'espace des silences, avec des lèvres pincées, juste assez dessérées pour une maïeutique de l'humour qui exige même dans l'expression physique une certaine réserve, il ressemblait, par ses gestes précis et mesurés et son œil qui lui était tout un mouvement, plus bavard que la langue, à Léopold Médan, prince caché des conteurs d'Aquitaine. Il se mit à raconter de bonnes histoires avec l'art instinctif d'un conteur d'auberge de village après vêpres. Il avait rejoint le génie heureux de la race et, selon sa vocation propre, cette « échelle humaine » dont parle Léon Blum, ce savoir qui pour les troubadours était d'abord joie et amour.

*
* *

Il arrivait à M. Saudinos de sacrifier à la cérémonie, mais il ne sacrifiait pas à la fantaisie quand il portait un ruban comme un chanoine (je pense à M. Lancontrade) ou un compagnon charpentier du devoir du Tour de France. Il disait en riant qu'il était, dans son Temple, quelque chose comme les deux à la fois. Il avait, comme les félibres, le sens des symboles. La séduction esthétique du rite maçonnique lui donnait l'équivoque délicieuse de la raison qui affirme sa progression en symboles sentimentaux et le trouble d'être soi-même l'artisan de son ascension, sans le secours d'un ministre d'un au-delà invérifiable et qu'il aurait peut-être été, si à la base, sa famille avait pu le pousser vers les études cléricales, comme tels de ses amis de la vallée. Le rite jalonnait la marche vers la compréhension du réel, sans le secours d'un mythe révélateur, car il n'avait pas la valeur opératoire du sacrement de la Maison d'en-face, mais

constituait le signe entre soi, et à part soi, d'une montée dans la hiérarchie des valeurs. C'était aussi, tout simplement la marque visible de la promotion sociale de l'autodidacte, paysan ayant pris l'existence par les cornes et entrant dans l'élite des sages au lieu de n'être à jamais que le disciple passif des données jugées désuètes d'une église enseignée.

La Loge assurait une intimité spirituelle, un sens de la certitude sociale donnant les béquilles de la pensée d'autrui à qui cherche seul, n'ayant pour définition que cette image vue dans une loge, l'intellectuelle Pallas qui naquit du cerveau et non du cœur, si facilement ému d'un olympien, lui-même roi des Vues plus ou moins sages de l'esprit.

Modèle de tolérance, Louis Saudinos ne se prenait pas pour la quintessence de la liberté de l'esprit ; il répondait qu'il comprenait fort bien que la laïcité puisse être la forme exquise de la charité chrétienne et une copie malhabile de cette liberté que Dieu laisse, souveraine, en chacun, un respect de l'énigme de l'être, image du mystère de Dieu.

Lui-même croyait assez souvent en Dieu, qui lui était un être suprême, analogue, en un stade plus technique, à celui de l'horloger de Ferney. Cette divinité de laboratoire aurait pu être représentée en blouse blanche de physicien ou de grand architecte. Elle était loin du rédempteur à la robe dorée, naïf comme un joli jeune homme, que les filles de Mayrègne priaient au mois du Sacré-Cœur. Une mauvaise image de l'église de Saint-Paul le montra longtemps jouant au charpentier avec son père embarrassé d'une fleur de lys, élément de surcroît de la propagande réactionnaire. Celui-là était né dans le fatras de la pensée mythique, dont lecteur des sociologues, le folkloriste connaissait le catalogue. Ce Dieu de l'église de Bourg ou de Mayrègne, création de la conscience poétique à un certain stade de l'évolution sociale, était frère dans son essence, des divinités peintes sur les murs du hall des Thermes. Louis Saudinos aimait sommairement les dieux de chez nous, celui des églises romanes, qu'il s'inquiétait de faire restaurer, comme les allégories de Victor Cazes. Tous naissaient de l'illusion de l'homme. Ils étaient un témoignage de son cœur et de sa subtile tendance à l'affabulation, un objet d'études pour le folkloriste, mais pas la source de méditation de l'être spirituel.

M. Saudinos voulait croire en un Dieu technocrate et non poète. Je lui dis un jour que cet éternel n'avait pas un cœur de père mais d'instituteur. Il me répondit que c'était le plus beau des métiers.

Au fond, c'était celui qu'il aurait aimé faire.

La tournure abstraite de la pensée de M. Saudinos, avant qu'il ne devienne historien du terroir et de ses réalités tangibles, l'orientait, comme si c'était une voix de sa conscience, vers la connaissance authentifiée par l'austérité. Ma mémoire s'amusa longtemps à me rappeler ce que j'ai lu chez Keyserling à propos des compatriotes de Kant. S'ils se trouvaient par enchantement devant deux portes, précédés chacune d'un panonceau, l'un portant l'indication « Paradis » et l'autre « Conférences sur le paradis », ils iraient à la seconde porte. M. Saudinos m'aurait tout simplement répondu que je faussais le problème en introduisant la notion d'enchantement.

Il dévorait gloutonnement tous les ouvrages qu'il pouvait, même saint Augustin qu'il admirait, et s'enthousiasmait, comme tous les autodidactes pour eux. Sa culture était donc construite d'une façon anarchique, étrange parfois, profonde, insatisfaite (signe de son authenticité) sauf sur sa fin dernière, le dogme du progrès.

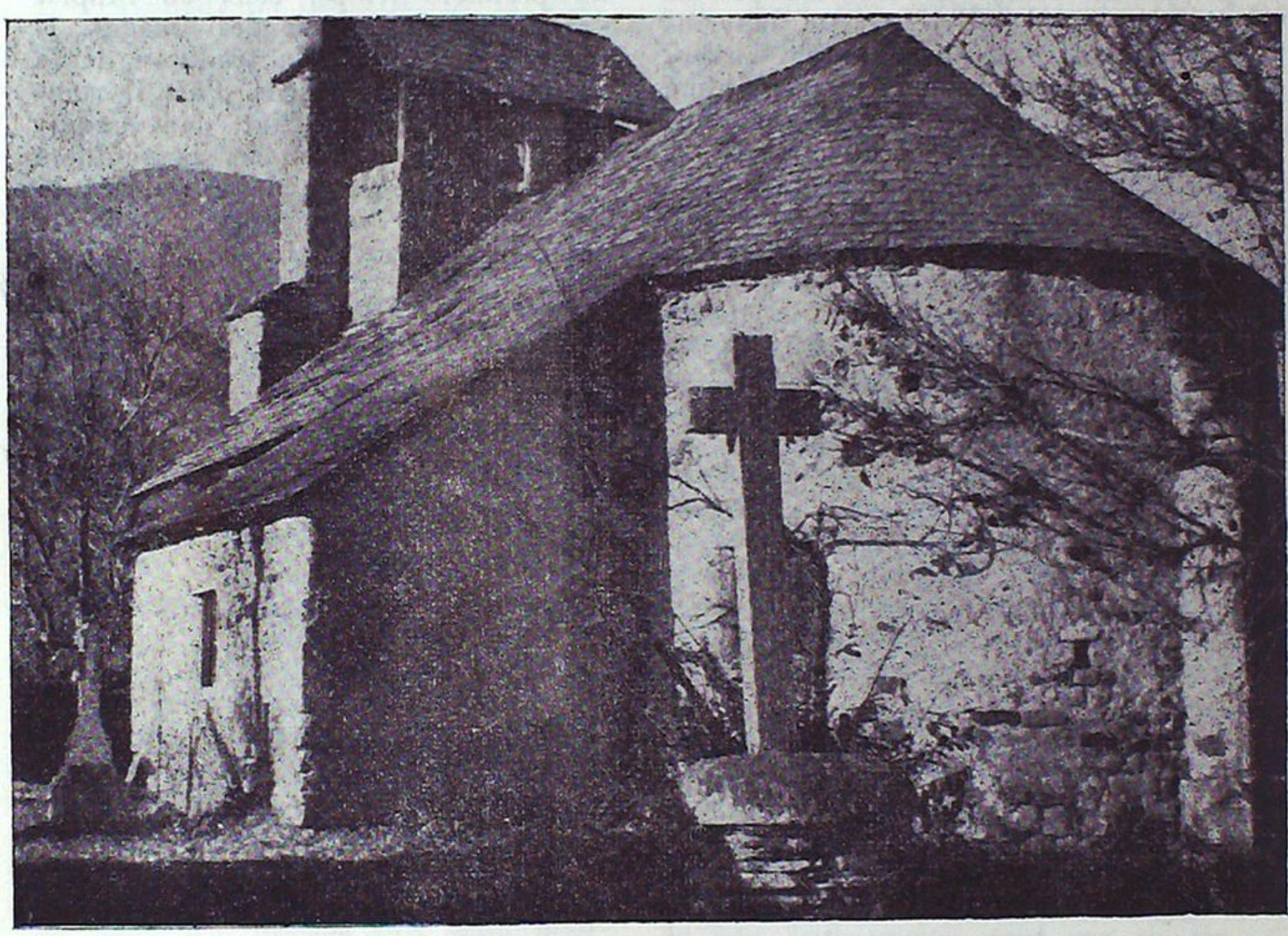
Sa conception de la vie était celle d'une échelle et son cœur, qui était beaucoup plus grand qu'il ne croyait, lui faisait croire que plus on est savant plus s'établit l'harmonie de l'esprit, clarifiant les problèmes sous les auspices d'une Raison d'avant Thermidor.

Le destin s'était trompé d'un demi-siècle. Son enthousiasme était celui d'un homme de Quarante-huit. Sa raison était trop bonne, trop grande et trop douce pour ne pas être dupe, comme chez les meilleurs, de son cœur. Il avait trop bon cœur et c'est pour cela qu'il se méfiait un peu de lui,

Il aspirait après le temps où il aurait plus de loisir pour lire, annoter et écouter. Il lèverait, alors, ses yeux bleus où flottait un perpétuel étonnement pour avaler toute la substance de son interlocuteur et ranger dans le fichier des enquêtes à faire tous les paradoxes que la vie se plaît à faire germer pour épouvanter l'appétit d'une intelligence qui aurait voulu que tout soit noble et grand.

Mais chez cet humaniste laïque, la pensée de Camus ne trouvait pas de résonnance. Si la vie est un labyrinthe où toutes les voies sont fausses, sauf une il croyait qu'il y en avait une qui échappait à l'absurde et que l'humanité, peu à peu découvrait. Et je suis sûr qu'il croyait même que le labyrinthe avait plusieurs sorties sûres que chacun dénichait à côté de la vraie ; ce qui était peut-être la seule absurdité de l'existence de récompenser aussi les chemins poétiques de l'école buissonnière.

Il se voulait d'un certain marxisme. Par son attachement à l'utilisation des choses, il baignait déjà dans l'univers de la matière, même s'il ne lui était pas exclusif ; mais hégélien, il l'était par toute la dynamique de sa pensée. Sa vie majeure, consacrée à la révolution sociale fut l'antithèse de l'existence-type de la société de ses premiers temps, ceux où l'esprit s'approprie les profondes images. Il vécut d'abord dans la tradition de la civilisation montagnarde. Puis il rompit et, plus tard, ce fut, dans l'équilibre de la voie trouvée, la synthèse entre le donné et le désir : il fut le sociologue de cette société qui, la première, l'avait fait.



L'église romane de Benqué-Dessus dont l'avenir inquiétait Louis Saudinos. Le portail en fer du cimetière fut exécuté au siècle dernier par un Saudinos.

L'ART DE CONSTRUIRE

Husats en cau couate
Ent'asso rebate,
En cau bint d'asso
Enta hê linso.

Hielo, hielo
Beroi hus
Pelo, pelo
Coumo dus
Biro, biro
Huset ſi,
Stiro, stiro,
Sus ed li ..

PHILADELPHE.

L'âge de la retraite lui donna une seconde adolescence et le grand âge une troisième puisque vers le pays des Guérin il travailla encore. A Luchon Louis Saudinos s'occupa évidemment d'une coopérative mais surtout il voulut faire des études et fut un instant dérouté par la multiplicité des sciences et marottes qui peuvent tenter un esprit impatient de sortir des paperasses de la bureaucratie pour des plaisirs qui soient de sa propre nature.

Le hasard de ses lectures de sociologue le fit tomber sur quelque travail d'ethnologue, sans doute Albert Dauzat, et le charme de son enfance évoqué par ces pages abstraites, orienta ce sociologue impénitent vers une vocation tardive de conservateur des arts et traditions populaires. Il abandonna la méditation des grands essais pour s'occuper du ramassage d'objets perdus dans les greniers, courant les vallées à la recherche de ce qui ne sert plus, mendiant auprès des bonnes femmes des ustensiles irrécupérables, des pots de fer et des pots de terre, des araires, des colliers de chien, des sabots ouvrés, ne méprisant que ces choses jolies et utiles achetées à la ville, les jours de marché.

Le voici devenu quêteur du temps passé, apprenant à allumer des flambeaux de résine ou à tisser le lin, étrange Faust dont la magie ressuscitait le style des âges disparus. A Luchon, où il y a malgré tout un certain nombre d'imbéciles, d'aucuns riaient de le voir chiffonnier du savoir, se perdre de nouveau dans les caves ou supplier pour monter aux galetas. Seul, au début, le docteur Germès parce qu'homme de cœur et fils de Mayrègne, lui faisait confiance. Quelques adversaires politiques (et force amis aussi) hochaient la tête. La conclusion populaire vint vite : « Saudinos qué s'ei tournat hol ». Ainsi dans le roman de Raimond Escholier, « Dansons la trompeuse », les paysans disent-ils de Madame Lestelle, à la recherche des choses anciennes, qu'elle faisait « le peillarot ».

Et s'ils avaient eu, par impossible, plus de lettres, les esprits malins auraient pu évoquer « Histoire de rire », cette pièce de M. Armand Salacrou, membre de l'Académie Sacaze, aussi, où le héros veut arrêter le temps et conserve dans son grenier les souvenirs, chaque jour visités de sa jeunesse.

*
* *

Sa chambre de pension de famille tint longtemps de l'antre de l'alchimiste et du placard du machiniste de théâtre. Sa table était surmontée d'un casier où s'alignaient les revues locales, rangées avec le soin dû à des rôles d'imposition ou à des évangéliaires carolingiens.

M. Saudinos était envahi par l'Esprit du Labeur dès qu'il revêtait ses manches de lustrine devant son attirail d'étiquettes, de fiches et de trombonnes. Il semblait assis au guichet où la science se laisse percevoir et les instants les plus inattendus ne lui étaient pas dérobés.

Il surveillait soigneusement la femme de ménage qui s'insinuait prudemment entre les objets à répertorier comme si elle époussetait une salle d'exposition de l'âge d'or de la peinture toulousaine. En apparence détaché de son travail, M. Saudinos lui parlait en langue d'oc, le carnet à l'affût, car la conversation la plus ordinaire peut révéler quelque mot inconnu et qui fera les délices des philologues comme si quelque cælacanthe émergeait au milieu du menu fretin d'une pêche banale.

Comme il était aimable, insistant et tenace, les gens se débarrassaient de l'inutile qui, seul, plaisait à ce maniaque. Combien de cigarettes, de sucreries ou de verres de blanc a-t-il offert lors de ses quêtes ? Quand ses collections furent installées, inaugurées par le conservateur du Louvre, visitées par un cardinal et trois évêques, dans un châtoiement de rubis, d'améthystes et de calottes de moire, la renommée changea de masque. On faisait signe à M. Saudinos pour être donateur et le conservateur travaillait à guichets fermés. Il fut dès lors considéré comme un savant, et mieux comme un sage.

Il cultiva strictement le génie de sa discipline, c'est-à-dire l'humilité. L'écueil, pour cet amateur de livres, eut été de jouer au savant, de se lancer dans de grandes interprétations à la manière de tant de préhistoriens de sociétés locales qui créent une

époque d'après les cailloux de leur sous-station, de devenir un polygraphe, spécialiste universel, pillant les études des autres pour leur donner de bonne foi une couleur locale. M. Saudinos créa sa méthode : observer le réel et le décrire tout simplement et c'est ainsi qu'il devint un savant dont les travaux firent autorité. Il eut cette satisfaction éberluée de voir de doctes chartistes parcourir ses collections logiquement classées, le carnet à la main et le questionner respectueusement. Il publia certaines de ses notes et de ses observations et entreprit un dictionnaire des vallées. Les intellectuels de métier le regardèrent avec curiosité, puis sympathie et enfin déférence. L'Escolo deras Pireneos le titra Mestre d'Obro, la seule distinction profane qu'il accepta jamais. L'Académie Julien-Sacaze, alors qu'il était déjà très vénérable, voulut à toute force lui montrer son estime en l'appelant à diriger ses assemblées, ce qui le remplissait d'angoisse, car il croyait ne pouvoir s'occuper pleinement de sa tâche par ignorance des mondanités. Il ne fit taire ses scrupules que lorsqu'on lui fit, en désespoir de cause, remarquer que si une académie peut se comparer à un salon, elle ressemble aussi à ces loges du XVIIIme siècle où l'on bavardait des choses de l'esprit. Un sourire amusé, et flatté, annonça un consentement que plus que toute autre raison inspirait le désir d'être aimable.

Chacun respectait ce mandarin des vieilles connaissances un peu perdu dans les nuages, d'où il pouvait cependant lancer sur la quiétude de la bourgeoisie les foudres relatives du combat socialiste. Devenu, avec Etienne Ribis et Mlle Espouy, le Lare inlassable du bel hôtel où se réunissait l'Académie et où régnaient ses collections chaque jour enrichies, M. Saudinos paraissait au populaire le Seigneur des Arts locaux. Devenu folkloriste il heurta au problème de l'art qui cessa d'être une réalité mineure, du domaine du cœur vite enflammé. L'art n'avait plus maintenant à entrer, à l'heure rare du loisir, en compétition avec la culture elle-même : l'imagination et le gratuit pénétraient dans cette culture. Ainsi retrouvant l'origine des maîtres maçons, devenu lui-même travailleur de la main, Louis Saudinos comprit que l'artisan n'est vraiment tel que s'il est aussi artiste. Sa main eut à filer, à réapprendre comment le bois se taille heureusement, à rechercher dans les objets pourquoi telle fantaisie linéaire, ou telle courbe, ou telle ombre faite d'incises.

Dans le domaine de l'art, la main précéda l'œil ; la main et l'œil montrèrent à ce nouvel étudiant que le réel n'est pas que concept ou utilité mais que souvent le réel veut une forme qui se justifie elle-même et que souvent cette forme appelle une couleur. La tradition populaire est créatrice d'art ,le plus simple et le plus près des choses. Louis Saudinos entra dans un monde nouveau, celui que les lois ne peuvent pleinement définir, c'est-à-dire délimiter. Et cela restait le réel pour l'homme puisque les feuilles de son ami Ballarin montraient des pierres aux cupules inutiles, que les cloches de Barrau de Lorde obéissaient à l'harmonie, que les bergers dessinaient depuis toujours des étoiles sur un appareil aussi pratique qu'un collier de bélier et que la brodeuse de la vaste chemise en lin cherchait d'instinct la symétrie des initiales.

*
* *

M. Saudinos vit que l'esprit humain ne pouvait être réduit à la seule satisfaction de comprendre : il avait à construire, c'est-à-dire à édifier de l'utile qui ne s'impose à l'être entier que s'il est beau. Par les arts populaires, Louis Saudinos s'ouvrit sur une quatrième dimension et fut en tête à tête avec un absolu non démontrable, celui de l'art, dernière ruse de la réalité inlassablement assiégée par une culture obligée de toujours créer ses propres normes. Désormais pour lui, comme pour tous les artistes les parallèles se rejoignaient dans le vertige de l'infini. Il avait fait graver sur son tombeau cette devise triangulaire : « Connaître, Comprendre, Construire » ; c'est celle d'un définiteur de l'espace, d'un géomètre qui capte et enserre le réel. Le jour où il me montra cette devise, je lui dis qu'un peintre (il s'agissait de Klee) avait fait inscrire sur sa dalle cette

phrase qui était comme le revers de son aphorisme : « Je suis insaisissable dans l'immanence... » D'un geste lent, il montra, sans mot dire, la vallée d'Oueil où le soleil laissait sans hâte le mystère envahir le clair-obscur des forêts de sapin.

L'art était, en dernière analyse, pour le folkloriste un excellent poste d'observation en raison de l'inéluctable logique qui régit le cours de la vie des formes et parce que la notion de beauté n'existe pas hors de tout usage dans le rude milieu des vallées. La décoration n'est pas indépendante du gros œuvre et en est la finition. Un joug bien fait est une œuvre d'art : la fonction prime la qualité artistique, mais celle-ci plus que les balbutiements du désir d'ornement en gravant des figures schématiques, naît de l'adaptation aux règles de l'usage qui dicte le fini des courbes. Le bouvier silencieux savait les apprécier avec l'œil d'un esthète moderne devinant les virtualités d'une voiture à l'aiguillon de sa forme.

L'étymologie rappelle l'équation artiste et artisan alors que notre temps sépare le gratuit de l'utile. L'extraordinaire amplitude de l'action de l'art populaire concerne tout aussi bien les métiers les plus humbles que les manifestations de la vie spirituelle. L'art religieux naît d'une tension entre le clerc et primitif, mais il garde le charme primesautier de la jeunesse d'une société simple, sa schématisation, son caractère quasi-divin du monde en enfance. Dans ces pays sans mécène et de petits châteaux, l'église romane est la forme accomplie de l'art ; ce sont de trop petits pays pour avoir eu d'autre leçon (plus bas, à Valcabrère, on a essayé d'accumuler n'importe comment les colonnes antiques). La voûte romane, d'un monument public et perpétuel, peut lutter par la force contre la pesanteur, tandis que la maison adopte une architecture d'angles pour déchirer la masse hivernale qui l'oppresse. La vie de chaque jour affirme encore même dans l'église la présence de l'immédiat observé dans la vie courante. Les côtes saillantes des Christ en bois sont plus celles, toute révérence gardée, d'un animal mort et prêt à être dépecé, que de l'analyse d'un inconcevable anatomiste. Ce réalisme dans l'observation se retrouve dans la polychromie des statues en bois qui veut être comme une incarnation, comme une ressemblance la plus parfaite possible au vivant pour un regard en quelque sorte immédiat et qui n'a point appris à jongler avec les conventions de la perspective et des valeurs de la peinture. L'enthousiasme anime cet œil neuf alors que le nôtre a perdu cette fraîcheur d'évocation. Il s'agit d'un art populaire et spontané qui n'a pas la paralysie de l'éducation pour la naïveté des civilisations où tout est vie et non spectacle.

Dans les demeures, l'art souligne les bonnes maisons et sa manifestation est le dressoir recherché des antiquaires et qui de ce chef ne figure pas dans les collections Saudinos. Dans un pays où tout est en bois, le dressoir permettait d'exposer les signes extérieurs de richesse : verre, faïence ou étain. Pour accueillir ces pièces d'exposition, le bois lui-même se fait meuble précieux. L'art reste surtout un art du ciseau car la peinture n'a pas la gamme voulue de couleurs et elle n'est pas un produit de fabrication locale. Le ciseau taille la pierre des bassins, quand il ne s'agit pas d'un sarcophage antique réutilisé, les dressoirs, les emblèmes des portes et des fenêtres, les sabots ouvrés et les meubles ornés de dessins géométriques ou de croix de Malte. M. Saudinos qui avait dû réapprendre à manier l'outil pour comprendre pleinement sa destination, dut redécouvrir l'âme de l'artisan et par là de l'artiste. Il ramassa en lui les recherches esthétiques aussi bien que pratiques des petits maîtres des âges passés.

*
* *

La vie de l'ancienne société n'était pas celles d'individualités abandonnées dans un monde aveugle, mais celle d'une collectivité solidaire dans une économie toute de relations dans un milieu pastoral difficile et la religion accentuait le sens dramatique de l'existence. La vie est un drame que l'on joue et que l'après-vie sanctionne. Il y a donc une para-liturgie autochtone, expression de la vie sociale et de vieux rites parfois antérieurs au christianisme. Le brandon que le poète Sarrieu a décrit et dont

Louis Saudinos aimait relire les vers, les bénédictions, les rites funéraires originaux utilisant les « plecs » de cire dont Louis Saudinos avait retrouvé le fourneau. Cette vie peuplée de légendes, d'êtres surnaturels, les encantades, était, au sens strict, une vie merveilleuse où l'art de l'évocation sublimait la réalité prosaïque de chaque jour ; somme toute une vie, où, inconsciente de sa forme, la poésie donnait à l'existence un double plan, authentique et vécu alors que l'art pour nous est une réalité extérieure qui s'observe et se vit peu, sinon dans l'intimité secrète et peu communiquée de l'âme. Auteur des « Témoins de la vie paysanne », Louis Saudinos recherchait les traces de la vie culturelle et mystique de l'âme populaire, les thèmes des croyances et les rites, la conception de l'existence que les arts mineurs des gestes traditionnels dévoilaient.

*
* *

Julien Sacaze avait entrepris l'anthologie des dires populaires qui sont un cycle littéraire dont quelques fragments ont surnagé et qui racontent de vieux enchantements avec des mots qui meurent. Louis Saudinos, un demi-siècle plus tard, ne put guère enrichir cette quête, car les inspirés étaient morts qui transmettaient le récit dans les villages qui se dépeuplent. La langue d'oc, dans les vallées n'est plus le véhicule d'une culture, mais la somme appauvrie des éléments du dialogue pratique. C'est plus par les mots glanés que par les textes qu'il pouvait analyser la manière de sentir du pays. Il entreprit non l'étude de la grammaire, qui n'était pas de son ressort, mais une collection organisée d'exemples. Sans doute la grammaire est-elle une science qui prend le langage pour objet, mais le Moyen-Age la rangeait parmi les arts libéraux et la Grammaire de Port-Royal dit justement : « La connaissance de ce qui se passe dans notre esprit est nécessaire pour comprendre le fondement de la grammaire ». Si la grammaire n'était qu'une science tout érudit serait écrivain. Les franchimans rient lorsque nous habillons mal une langue d'emprunt. Ils oublient que notre pensée se coule d'abord dans un moule qui n'est pas le leur. Que nous multiplions les verbes pronominaux est le signe d'une adhésion plus totale à l'action. Certes la mauvaise adaptation dit qu'à l'auberge « on se boit et on se mange » ; mais La Fontaine n'a-t-il pas magnifié la joie entière d'un spectateur dans « Le Meunier, son Fils et l'Ane » :

« Le premier qui les vit de rire [s'éclata... »

Cette pensée populaire est plus entière, plus vivante et plus physique, si j'ose écrire. Ainsi encore, le XVIme siècle a multiplié dans la langue française l'article partitif qui affirme son caractère abstrait. L'article partitif français met entre l'esprit et l'objet une analyse intellectuelle et ne laisse filtrer que l'idée de l'objet : le français boit « du » vin. Le vin ici est un concept, une propriété de la nature que l'esprit envisage et dont il détache une partie. Le larboustois « beu bi », sans article ; c'est une action toute immédiate. Le vin n'est pas un concept, mais une réalité entière, un partenaire qui a sa vie physique.

Dans notre dialecte montagnard, les voyelles A et I l'emportent ; le A profond en qui Rimbaud voyait l'intensité, « A noir et E blanc ». Ce n'est pas la voyelle E qui termine nos noms, cette peu sonore lettre qui « est comme le signe phonétique de la mesure et de l'équilibre français » a dit M. Salvador de Madariaga. Et le I éclatant enchantait José-Maria de Hérédia qui l'écrivit à Leconte de Lisle en lui soumettant son sonnet luchonnais à Iscitt.

Toute cette langue directe, réaliste, « en patoues nat mot nou put », c'était tout un art que d'en redécouvrir l'âme et Louis Saudinos, son carnet à la main écoutait à l'auberge, devant sa très française eau minérale, ses interlocuteurs gesticulant ou remplis de mystère, habitués à la vie extérieure de l'été et à la méditation de l'hiver, les deux saisons mères de l'action et de la réflexion. Pourrais-je convaincre ceux que le terme d'art choquerait et qui refuseraient à ces anonymes de la tradition populaire le don des inspirés ? A ceux qui croiraient que l'Esprit n'agite que les pages des livres, je ne puis rien répondre sinon par ce dit d'allure toute

moderne et qui est de Montaigne : « La poésie populaire et purement naturelle a des naïvetés et grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art ; comme il se voit es villanelles de Gascongne... »

***

Le hasard des carrières de ses enfants le fit compatriote des Guérin. Avant d'aller passer ses dernières années dans leur pays et y organiser là encore un musée de folklore, il y allait souvent. Je lui prêtais, en échange de « Saint Augustin » qu'il me donna, « Le Cahier vert » qu'il lut avidemment. Il fut ébloui par la prose d'artiste où Maurice veut atteindre les profondeurs de l'âme dans le style en apparence simple des impressions de chaque jour. Rendant le livre, il souriait en relisant presque de mémoire quelque passage souligné au crayon, pendant que sa gomme effaçait le fin tracé. Sa loupe l'aidait quand hésitant, il voulait rejoindre le texte que sa main caressait. Chaque fois que le hasard me conduit aux Guérin, et Dieu sait si c'est fréquent, je pense à son admiration et à cette lecture où la loupe enchantée donnait aux lettres l'optique que voulait la main, celle dont l'œil lui-même avait besoin.

Puis je ne le vis plus jamais ; sinon dans le symbole du corps désert, porté face à l'Orient des montagnes, dans le seul hommage extérieur des fleurs et du silence, par un midi ensoleillé. Avant que Sainte Estelle ne le rappelle dans ses Alyscamps éternels, il était fidèle à une étrange félibrée qu'il réunissait autour de quelque fumet local. C'est la dernière image que j'ai de lui, dans la complicité de l'amitié, des traditions et de la gourmandise. Banquet, si l'on veut, où l'on parlait du pays et de cette âme du pays que chacun porte en soi. Bous brembat, home, d'aqueri peteram entab Moussu Curé e d'auti, sabents à lunetes, tout mesclat. Qu'era ua statioun oun se parlaua de tout ; det tems biel e d'ara, det bestia e dera gent, de majouraus, d'ets qu'e caminon ara seguida des guelhes e des qu'an cantat et pays. Bous brembat de Sarrieu, de Sen-Mamet ? Un dia mous at dideret :

« Der'amo'ra splendou soulo que
[nou s'effaço... »

Atau sia.

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX PRINCIPAUX DE LOUIS SAUDINOS

I) **L'outillage montagnard** : " Notice du musée social de folklore luchonnais ", *Echo Pyrénéen*, 21-28 Juin 1942 ; et in-12, Luchon, Sarthe, 1942, 16 pp. — " L'industrie familiale du lin et du chanvre ", *Annales de la Fédération pyrénéenne d'Economie montagnarde*, t. IX. 1942, pp. 100-116, 15 figures et Toulouse, Privat, 1942 — " Les témoins de la vie paysanne ", *Revue de Comminges*, 1948 et Toulouse, Douladoure, 1948, 26 pp. (Prix du baron de Lassus). — " Sauvons toutes nos reliques ", *Écho Pyrénéen*, 20 Juin 1943. — " Notice des collections d'ethnographie et d'art populaire du musée de Luchon ", Bagnères-de-Luchon, Sarthe, 1953. — " L'industrie familiale du lin et du chanvre (inventaire d'objets)", *Petit Commingeois*, 2 Mai 1954 -- " L'ornementique démodée du pays de Luchon, *Petit Commingeois*, 3 Mai 1955

II) **Les Jeux Pyrénéens** : " Les jeux populaires du canton de Luchon " *manuscrit au musée de Saint-Germain-en-Laye* (à paraître *in-Antiquités nationales et internationales*. — " Le quillier pyrénéen ", *Echo Pyrénéen*, 20 Juin 1941.

III) **Les usages sociaux** : " La Solidarité paysanne ", *Echo Pyrénéen*, 20 et 27 Avril 1941 — " Us et coutumes du pays de Luchon ", *Echo Pyrénéen*, 8 Juin 1941. — " Réflexions sur la coutume ", *Echo Pyrénéen*, 31 Août et 7 Septembre 1941. — " Etude régionaliste et populaire : Le Brandon ", *Echo Pyrénéen*, 7 et 14 Juin 1942. — " Etude régionaliste et populaire : La Barrière (Varrera) ", *Echo Pyrénéen*, 8 novembre 1942. -- " L'exode de la population en Larboust et Oueil ", *Echo Pyrénéen*, 4 décembre 1943. -- " Le livre des idées luchonnaises ", *Petit Commingeois* ", 1er Août 1948. — " Le formariage au pays de Luchon ", *Petit Commingeois*, 22 Février 1950. — " A propos du char de Mayrègne ", *Petit Commingeois*, 30 Août 1953. — " Monographie de Mayrègne, *polycopiée*, 1960, 80 pp.

IV) **La Vie Pastorale** : " Sentence arbitrale entre les co-seigneurs de la vallée de la Barousse et les co-seigneurs de la vallée d'Oueil, 11 novembre 1344 ", *Echo Pyrénéen*, 21 Décembre 1941 et 4 et 11 Janvier 1942. — " Arboriculture fruitière dans le canton de Luchon ", *Echo Pyrénéen*, 3 et 24 Mai 1942. — " La vie économique et sociale du haut pays de Luchon ", *Petit Commingeois* ", 21 Septembre 1947. — " L'Ours guette et attaque les troupeaux ", *Petit Commingeois*, 3 Avril 1949.

V) **Enquêtes dialectales** : " Origine du terme « pichot » " *Echo Pyrénéen*, 2 et 19 Octobre et 7 Décembre 1941. — " Les noms de lieux dits du canton de Luchon ", *Echo Pyrénéen*, 31 Janvier 1943 ; et Institut des Langues romanes, rue du Taur, Toulouse, cote 11-293. — " Entas querejaires ", *Armanac de la Gascougno*, 1951, p. 18. — " Glossaire du parler de Mayrègne ", manuscrit relié au Musée de Luchon. — " Contribution à l'étude de la dénomination « Vallée d'Oueil ", Bagnères-de-Luchon, Société Julien-Sacaze,

1951, 6 pp. — " Au musée de Luchon : une découverte (à propos du lieu dit « Mouscades ») " *Petit Commingeois*, 12 Décembre 1954. — " Lettre aux Communes du canton de Luchon ", *Petit Commingeois*, 22 Avril 1656.

VI) **Variétés académiques** : " Le Musée social de Luchon ", *La Dépêche*, 22 Août 1939 — " Confidences aux Sacaziens ", *Echo Pyrénéen*, 11 Octobre 1942. — " Une frange d'histoire locale (oppositions de communes) ", *Echo Pyrénéen*, 7 Mars 1943. — " M. Perrichon flane aux délices du Lys ", Communication à la Société Julien-Sacaze, 1er Septembre 1949. — " L'organisation de l'enseignement primaire au Pays de Luchon en l'an II ", *Petit Commingeois*, 12 Avril 1955.